



# Henry VI, cycle 2

William Shakespeare | Thomas Jolly  
La Piccola Familia

↘ **sam. 12 déc. 2015**  
**de 14 h à 22 h 30**

**tarif unique 12 €**

Le Bateau Feu • place du Général-de-Gaulle • Dunkerque  
[www.lebateaufeu.com](http://www.lebateaufeu.com) • billetterie 03 28 51 40 40 •  

# HENRY VI

## CYCLE 1 ET CYCLE 2

### TRADUCTION

LINE COTTEGNIES

### MISE EN SCÈNE ET SCÉNOGRAPHIE

THOMAS JOLLY

### ASSISTANT À LA MISE EN SCÈNE

ALEXANDRE DAIN

### COLLABORATION DRAMATURGIQUE

JULIE LERAT-GERSANT

### CRÉATION LUMIÈRE

LÉRY CHÉDEMAIL, ANTOINE TRAVERT ET THOMAS JOLLY

### MUSIQUES ORIGINALES ET CRÉATION SON

CLÉMENT MIRGUET

### TEXTES DE LA RHAPSODE

MANON THOREL

### CRÉATION COSTUMES

SYLVETTE DEQUEST ET MARIE BRAMSEN

### PARURE ANIMALE DE RICHARD GLOUCESTER

SYLVAIN WAVRANT

### AVEC

JOHANN ABIOLA, DAMIEN AVICE, BRUNO BAYEUX, NATHAN BERNAT, GEOFFREY CAREY, GILLES CHABRIER, ERIC CHALLIER, ALEXANDRE DAIN, FLORA DIGUET, EMELINE FRÉMONT, DAMIEN GABRIAC, THOMAS GERMAINE, THOMAS JOLLY, PIER LAMANDÉ, MARTIN LEGROS, JULIE LERAT-GERSANT, CHARLINE PORRONE, JEAN-MARC TALBOT, MANON THOREL

### RÉGIE GÉNÉRALE

OLIVIER LEROY

### RÉGIE LUMIÈRE

FRANÇOIS MAILLOT, LUDOVIC MOREL ET ANTOINE TRAVERT

### RÉGIE SON

CLÉMENT MIRGUET

### RÉGIE PLATEAU

LEE ARMSTRONG, FRANÇOIS AUPÉE, JEAN-BAPTISTE PAPON, SYLVAIN SAYZAÑA

### RÉGIE ACCESSOIRES

CHRISTÈLE LEFÈBVRE

### RÉGIE COSTUME

PIA MICHA ET FABIENNE RIVIER

### CHEF DÉCORATRICE

CHRISTÈLE LEFÈBVRE assistée de SANDRINE GALLOT

### CONSTRUCTION DU DÉCOR

OLIVIER LEROY, XAVIER LIBOIS, FABIENNE COLLET, LUDOVIC BILLY, THOMAS ROQUIER

### CONFECTION

SABINE KNOCKE

### PRODUCTION

La Piccola Familia

### PRODUCTION DÉLÉGUÉE

Théâtre National de Bretagne / Rennes

### COPRODUCTION

Le Trident - Scène nationale de Cherbourg-Octeville. Les Gémeaux - Scène nationale – Sceaux. Comédie de Béthune - Centre Dramatique National Nord-Pas-de-Calais. Théâtre de l'Archipel - Scène nationale de Perpignan. Le Bateau Feu – Scène nationale de Dunkerque. Scène nationale Évreux Louviers. TNT – Théâtre National de Toulouse Midi-Pyrénées. TAP – Théâtre Auditorium de Poitiers. Quai des Arts - Argentan, dans le cadre des Relais Culturels Régionaux. Théâtre d'Arras - Scène conventionnée musique et théâtre. Centre Dramatique National de Haute-Normandie.

### AVEC LE SOUTIEN

du Ministère de la Culture et de la Communication, de l'ODIA Normandie / Office de Diffusion et d'Information Artistique de Normandie.

### REMERCIEMENTS

Monsieur Pierre Léautey, Député de la première circonscription de Seine Maritime. Corinne Meyniel, Dominique Goy-Blanquet. La communauté Emmaüs de Cherbourg-Octeville, la SHEMA, Scène Nationale Evreux Louviers, Odéon - Théâtre de l'Europe, TNB - Théâtre National de Bretagne, Théâtre Gérard Philipe - CDN de Saint-Denis, Comédie de Caen - CDN de Basse-Normandie, Théâtre de l'Aquarium - La Cartoucherie, NTA - CDN des Pays de la Loire, Théâtre du Nord – Centre Dramatique du Nord.

La Piccola Familia est conventionnée par la DRAC Haute-Normandie, la région Haute-Normandie, la ville de Rouen et est soutenue par le département de Seine-Maritime.

Thomas Jolly est artiste associé au Théâtre National de Bretagne / Rennes.



# ÊTRE HENRY

Voici ce que clame Richard II quand, contraint par la force, il doit remettre sa couronne à Bolingbroke qui lui succèdera sous le nom d'Henry IV :

“Sachez pourtant que mon maître, Dieu tout-puissant,  
Dans ses nuages rassemble en mon nom  
Des armées de fléaux et qu'elles frapperont  
Vos enfants encore à naître et même encore à concevoir...”

Et ces enfants, c'est nous.

Nous. Qui arrivons maintenant. Qui sommes arrivés il y a peu.  
Nous qui, comme ces personnages, tâchons de trouver une place dans le royaume, le découvrir et faire avec ce qu'on en a fait et ce qu'on continue d'en faire, avec ce qu'il en reste.  
Nous qui ne voulons pas pleurer un passé soi-disant plus brillant, et qui crions notre désir de bousculer un présent, de le croire plus grand, moins lâche, moins injuste et plus libre.

Notre royaume en péril nous accable et nous avons choisi de ne pas le subir. Nous savons très bien comment.

Avec Henry VI.

Que nous échafaudons portés par l'ambition, l'orgueil et la patience des bâtisseurs de cathédrales pour donner à cette oeuvre et à ce personnage valeur de monuments d'espérance.

Henry est cet enfant qui a raison des adultes.  
Henry est l'intelligence qui devra triompher de la bêtise.  
Henry est la lumière qui devra résorber l'ombre.  
Henry est l'audace qui devra combattre le découragement.  
Henry est la beauté qui devra terrasser la laideur.

Y arrivera-t-il ?

Thomas JOLLY.



# NOTE D'INTENTION

Le théâtre est un vestige. Tous les siècles, les courants et les révolutions (grandes ou petites, industrielles, esthétiques, économiques ou technologiques...) n'ont pas eu raison de lui.

Il est là. Séculaire. Présent dans chaque cité.

J'y vois un signe fort. Et rassurant. On pourrait penser que notre époque d'individualisme chevronné, de consommation démesurée, de vitesse grandissante et de virtualité saisissante ferait de lui un objet de loisir et de divertissement pur. Il n'en est rien. Car le théâtre, s'il a perdu sous certains aspects sa force de rassemblement populaire d'antan, ce n'est que parce que d'autres arts et d'autres pratiques possèdent plus de force de frappe médiatique...donc économique. Pourtant, il reste cet endroit de pensée, d'éveil, de curiosité, d'épanouissement de l'intelligence par les sens, l'émotion, la beauté, la force du langage, la virtuosité des poètes, anciens ou nouveaux. Et si aujourd'hui il pourrait se penser comme un art à contre-courant, il est d'autant plus urgent de s'y retrouver et d'y mener quiconque souhaite s'extraire un temps du bruit du monde pour y retourner plus alerte, plus conscient, plus éveillé.

C'est un apaisement d'avoir, dans nos cités ces espaces noirs, vides et silencieux d'où la création peut jaillir. C'est un espoir d'y voir se rassembler le public, tous les publics qui constituent le temps d'une représentation une communauté éphémère. Le théâtre rassemble parce que la Culture est un bien commun. En

ces temps douteux de division, le théâtre devient un endroit de résistance et une preuve rassurante d'intelligence et de discernement citoyen.

C'est dans cet axe que doit se penser notre compagnie et c'est en cela qu'elle est constitutive d'une société, d'un territoire, de celles et ceux qui le peuplent, et qu'elle remplit selon moi une mission de service public.

La Piccola Familia existe depuis 2006. Elle est un groupe de travail avant d'être une compagnie. Nous y tenons. Nous y veillons. Pour ne pas avoir à convaincre, mais pour faire notre métier. Pour ne pas avoir à plaire, mais pour construire scéniquement ce qui nous semble juste. Pour ne pas avoir à répondre au coup d'éclat permanent, mais pour faire du théâtre.

Depuis 2006, tout contre les innombrables actions culturelles que la compagnie développe sur le territoire Haut-Normand, trois créations ont vues le jour avec la même équipe d'acteurs. Arlequin poli par l'amour de Marivaux, Toâ de Guitry et Piscine (pas d'eau) de Ravenhill : 3 langues singulières pour affiner notre vocabulaire de plateau, s'exercer, se structurer, construire notre démarche artistique et culturelle, rencontrer les publics. Forte de ces premières années d'existence, La Piccola Familia a engagé dès 2010 un nouveau cycle de création autour d'une oeuvre unique : Henry VI de William Shakespeare.





# HENRY VI

de William Shakespeare

Henry VI regroupe trois pièces de William Shakespeare. Quinze actes. Quelques deux cents personnages. Près de dix mille vers pour retracer le récit stupéfiant des cinquante années de règne de cet enfant proclamé roi de France et d'Angleterre à l'âge de neuf mois. Ce roi pieux, juste et sage connaît pourtant l'un des règnes les plus sanglants de l'Histoire anglaise : assis sur le trône en 1422 dans le désordre de la guerre de Cent Ans, il sera ensuite emporté dans les luttes intestines de la guerre des Deux-Roses jusqu'à son assassinat en 1471 par le futur Richard III. Un règne débuté dans le chaos, exercé dans le chaos, et achevé par le chaos.

Ecrite au XVIe siècle et relatant quasiment tout le XVe siècle, cette oeuvre monumentale est de fait installée au tournant de notre Histoire. Et c'est précisément ce qui me fait venir à elle. Elle donne à voir le lent basculement d'une époque ancienne (un moyen-âge finissant...) vers une époque nouvelle, faite de révolutions techniques, scientifiques et philosophiques qui vont bouleverser la marche du monde : invention de l'imprimerie, des premières armes à feu, développement de la navigation et découverte des Amériques, émergence des premières théories "capitalistes", bientôt Copernic, Galilée, Luther... Monter Henry VI c'est donc, je le crois, ré-interroger notre époque par ce qui serait son origine en assistant à l'abandon par l'Homme d'un monde de valeurs communautaires pour

un monde individualisé. Ce n'est pas une coquetterie, c'est aussi dans ce but que Shakespeare écrit pour les spectateurs du XVIe siècle, dans une Angleterre à peine remise des guerres civiles où Elisabeth Ière impose son règne, développe et consolide l'idée de Nation. Sous la plume shakespearienne, dans la peinture de la lutte pour le pouvoir, nous décelons, en germe, les attitudes fallacieuses des factions politiques, la perversion de la subordination, le mépris grossier à l'égard des femmes, l'étouffement de la vertu par l'ambition et finalement... la violence mais aussi la tristesse du chacun pour soi.

Henry VI relate la lente dégénérescence du monde. Shakespeare la traduit en basculant petit à petit du registre flamboyant de la comédie à celui, crépusculaire, de la tragédie. La première partie d'Henry VI est construite sur des ressorts comiques, l'interminable guerre dans laquelle sont embourbés les Anglais et les Français devient sous la plume shakespearienne une gigantesque farce. La deuxième partie d'Henry VI, plus sophistiquée, se recentre sur l'Angleterre et les prémises de La guerre des Deux-Roses, le traitement est ici davantage psychologique conduisant le récit vers la stupéfaction tragique. Enfin la troisième partie d'Henry VI qui relate la guerre civile est un enchaînement de tableaux quasi-cinématographiques qui déploient le chaos, la barbarie. La peinture d'un monde de violence crue.



L'oeuvre débute donc de manière accrocheuse par le rire, médium émotionnel universel, pour ensuite mener insidieusement le spectateur vers une forme plus exigeante, celle de la tragédie.

Ce procédé dramaturgique est aussi stratégique : ces trois axes d'écriture sont, de la part de Shakespeare, un mécanisme d'entrée pour le public dans sa pièce. Une clef.

La mise en scène suit cette courbe descendante en s'appuyant sur une alliée rare et précieuse au théâtre : la durée. On entre dans Henry VI en plein jour, on en sort au creux de la nuit. Les premiers mots de la pièce le commandent :

“Cieux, tendez-vous de noir !  
Jour fais place à la nuit !”

Cette oeuvre est donc pour La Piccola Familia l'aventure théâtrale adéquate pour poursuivre l'affirmation d'un théâtre généreux et festif à l'épreuve d'une réalité en manque de curiosité, individualisée et morose.

C'est un projet ambitieux guidé par le désir de s'emparer de l'extraordinaire machinerie théâtrale que Shakespeare développe dans cette “saga” politique et poétique, mélangeant comédie et tragédie, fantastique, romance, réalité historique et fiction théâtrale... Un formidable terrain de jeu au service de la mise en scène, des acteurs et... du public.

La Piccola Familia s'attelle ici à un chantier passionnant : dans une époque de vitesse croissante et de plaisir immédiat, la notion de durée devant l'oeuvre s'inscrit réellement à contre-courant.

Pourtant, depuis la création du cycle I en 2012, le public semble plébisciter ce (déjà) long format.

Comment cela nous renseigne-t-il sur notre temps, sur les objets culturels qu'on donne à voir et sur les publics ?

J'y vois le signe fort d'un désir, d'une attente du public pour ces objets atypiques, sortant des cadres qu'une politique culturelle austère pose sur la construction des projets. Nous assistons à une lente et insidieuse standardisation des objets culturels qui ne peut suffire au public.

Car le public - quoi qu'on en dise, quoi qu'on en pense et quoi qu'on en fasse - est exigeant, et je crois en son insatiable soif de curiosité et d'aventure.

Je cite ici Victor Hugo : “Il y a deux façons de passionner la foule au théâtre : par le grand et par le vrai. Le grand prend les masses. Le vrai saisit l'individu”.

Je fais mienne cette pensée et La Piccola Familia la vérifie avec Henry VI.

Nous souhaitons que les théâtres demeurent ces endroits de rassemblement où se célèbre la pensée et nous croyons qu'Henry VI, bien que démesurée, saurait nous rappeler la mesure du vivant.

L'extraordinaire rassemblement généré par le spectacle est une réponse au vent de division et d'individualisme qui souffle sur notre époque.

C'est un constat.

Une compagnie comme la nôtre se doit d'oeuvrer à la possibilité de cette “fête de la pensée”, lieu et moment de partage, d'échange, de rencontre, d'émerveillement où peut s'échafauder - j'insiste - notre capacité de discernement citoyen.

Le théâtre existe, a tenu et tient pour cela. Nous aussi.

Thomas Jolly. Mars 2014



©Nicolas Joubard



©Nicolas Joubarc



# RÉSUMÉS DES ÉPISODES

## ÉPISODE 1

### LA COURSE DE MARS

Londres. Novembre 1422. Le royaume d'Angleterre pleure la mort du roi Henry V. Alors que la guerre entre la France et l'Angleterre perdure depuis près de cent ans, la mort prématurée du roi engendre la confusion parmi les pairs du royaume. Autour du tombeau, d'anciennes querelles se ravivent, affaiblissant le pouvoir, et des nouvelles funestes venues de France compromettent la poursuite des manœuvres militaires.

Le duc de Bedford, frère d'Henry V et régent de France, reprend les combats, tandis qu'une vive altercation éclate entre Humphrey duc de Gloucester, protecteur du royaume, et Beaufort le cardinal de Winchester. Pendant ce temps, devant la ville d'Orléans assiégée par les Anglais, Charles, le dauphin de France et son armée, font la rencontre d'une jeune bergère. Talbot, le valeureux chevalier anglais, libéré de prison grâce à Bedford, fait son retour sur le champ de bataille et se heurte à la nouvelle « arme » des Français.

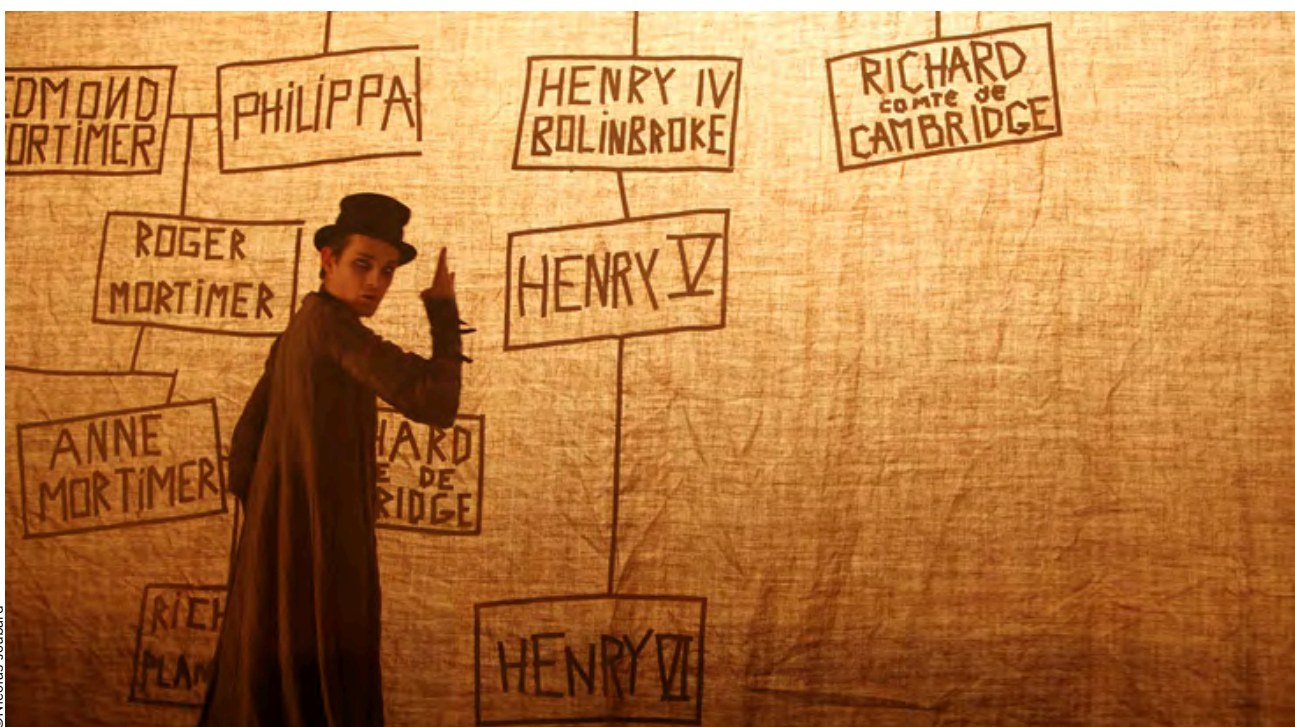
En Angleterre, une discorde anodine entre Richard Plantagenêt et le duc de Somerset divise les seigneurs. Troublé par les affronts de Somerset à son égard, Richard rend visite à son oncle mourant qui lui révèle le secret de sa famille. C'est dans ce royaume déchiré que le roi Henry VI s'assoit sur le trône.

### LE FESTIN DE MORT

Alors que la Cour tente d'imposer une trêve entre Gloucester et Winchester afin de calmer la fureur de leurs partisans, Richard Plantagenêt, épaulé par Warwick, est fait duc d'York.

En France, Charles, René, Alençon, le bâtard et Jeanne poursuivent le combat à Rouen où se succèdent victoires, défaites... et retournement de veste. La Cour d'Angleterre se rend à Paris pour le couronnement du roi Henry VI. Mais une terrible nouvelle bouleverse la cérémonie et nécessite une rapide intervention armée dont Talbot prend le commandement à Bordeaux.

La discorde entre York et Somerset perdure et enraye cette opération militaire entraînant un désastre sans précédent. Mais York, devenu régent de France, reprend l'avantage : les Français sont mis en fuite et Jeanne d'Arc dévoile une arme secrète mais vaine... En Anjou, William de la Pôle, le comte de Suffolk, émissaire d'Henry, fait prisonnière Marguerite, la fille de René. Cette rencontre va bouleverser le cours de l'Histoire...





## ÉPISODE 2

### LE CARROUSEL DE LA FORTUNE

Le roi, convaincu par Suffolk d'épouser Marguerite, la fait couronner reine. Mais les conditions du mariage négociées par Suffolk affaiblissent le royaume : la reine n'apporte pas de dot et deux comtés français difficilement gagnés pendant la guerre sont rendus et cédés à René son père.

Gloucester, Protecteur du royaume, s'indigne devant la Cour de cette nouvelle qui glace et divise la noblesse, inquiète sur les facultés du roi à gouverner. Les alliances se multiplient entre les pairs pour gagner en influence sur le pouvoir en place.

Gloucester, figure inébranlable du royaume, fait rempart aux multiples complots. Le cardinal Winchester et le duc de Suffolk unissent leurs efforts pour l'évincer du royaume.

Ils sont rapidement rejoints par la reine qui redoute son emprise sur le roi et sont encouragés par York, fin stratège, qui compte bien tirer avantage de cette alliance pour poursuivre son ascension à la couronne. A cette fin, York rallie les Neville (Warwick et Salisbury) à sa cause.

Dans cette course où chacun joue des coudes pour écarter les autres, Gloucester devient de plus en plus gênant. Protecteur juste, aimé du roi et de son peuple, c'est l'ambition de sa femme Éléonore, envieuse et arrogante, qui amorcera sa chute.

### LA PLAINTÉ DE LA MANDRAGORE

Sa femme bannie du royaume et lui-même démis de ses fonctions de Protecteur, Gloucester doit, seul, faire face aux nombreuses accusations portées contre lui.

Convaincu de son innocence, Henry VI ordonne son procès.

Mais sur le point d'être emmené à la tour de Londres et devant la Cour effarée, Gloucester dit avoir eu vent du complot qui attende à sa vie.

Tandis que les seigneurs échafaudent un plan macabre, York est contraint de partir en Irlande pour contenir une insurrection. Écarté de la cour, il entend profiter de cet éloignement : d'un côté il souhaite affaiblir le pouvoir en instrumentalisant l'intrépide Jack Cade pour qu'il soulève en Angleterre une révolte populaire, de l'autre il compte se fortifier en rassemblant en Irlande une puissante armée prête à défendre ses droits.

Londres. Février 1447. À la Cour, Gloucester est confié à la garde du cardinal Winchester et du duc de Suffolk. Il est traîtreusement assassiné avant même que son procès ait pu avoir lieu.



## ÉPISODE 3

### LA CONTAGION DES TÈNÈBRES

1450. Une violente bataille navale éclate au large du Kent, au sud de l'Angleterre. Pendant l'assaut, quatre corsaires s'emparent d'un mystérieux prisonnier qui n'échappera pas à son fatal destin...

Non loin de là, le charismatique Jack Cade, encouragé par York, exhorte les habitants du Kent à se soulever.

Jack Cade se proclame héritier légitime de la couronne d'Angleterre et entend renverser le pouvoir en place. La révolte gronde et ni Buckingham, ni le vieux Clifford, fidèles alliés du roi, n'arrivent à la maîtriser.

Cade, soutenu par une multitude déguenillée, jure de se faire couronner à Westminster et entre dans Londres après avoir exposé à ses partisans un curieux programme politique. Devant la pierre de Londres, l'armée rebelle est victorieuse. La Cour fuit le palais. Londres est incendiée et Lord Say, le trésorier du royaume, est capturé et mis à mort. Dès lors, la ville devient le théâtre d'un sanglant carnaval : viols, pillages, crimes... plus rien ne semble contenir l'armée de Cade.

Dans une dernière tentative de négociation, Clifford et Buckingham vont pourtant ramener le peuple à la raison et la tête de Cade sera mise à prix.

Cade évincé, l'accalmie est toutefois de courte durée.

De retour d'Irlande avec une puissante armée, York ne dissimule guère longtemps ses intentions.

Désormais ouvertement divisés, les partisans des maisons d'York et de Lancastre s'affrontent violemment dans la plaine de Saint-Albans. Cette "bataille de brigands" sonnera la fin de nombreux seigneurs et le début de la guerre civile des Deux-Roses.

### LA DENT DE LA VIPÈRE

1455. Poursuivant le roi qui a fui à Londres pendant la terrible bataille de Saint-Albans, York et ses partisans (ses deux fils : Georges et Richard ainsi que le fidèle Warwick) arrivent les premiers au palais. Là, les attend Édouard, fils aîné du duc d'York, rappelé de France pour soutenir son père dans sa quête impérieuse.

Fort de sa victoire et de la fidélité de son clan, York ose s'asseoir sur le trône royal.

Quand le roi Henry VI paraît, c'est la stupeur. Les deux partis s'affrontent avec ferveur, chacun revendiquant son droit à la couronne. Contre toute attente, York et Lancastre trouvent un compromis. Mais cet accord n'est pas au goût de tous...

Le royaume en péril, déchiré par la guerre civile, bascule inexorablement dans la barbarie.



## ÉPISODE 4

### LE POURPRE DU SANG

Février 1461, à la frontière du Pays de Galles. Alors même qu'ils se réjouissent des présages d'un curieux phénomène météorologique, les trois fils d'York apprennent la mort de leur père et de leur frère cadet.

Mus par le désir de vengeance et soutenus par Warwick et son frère Montagu, ils repartent au combat affronter la puissante armée de la reine Marguerite résolue à faire annuler le décret destituant le prince Édouard son fils.

Le clan Yorkiste sort victorieux de la sanglante bataille de Towton. Les Lancastre fuient le champ de bataille laissant mourir derrière eux un fidèle et sanguinaire allié.

Après avoir nommé Richard duc de Gloucester et Georges duc de Clarence, Édouard part se faire couronner à Londres.

A la frontière écossaise, Henry VI est capturé et appréhendé comme ennemi du nouveau roi Édouard IV.

Marguerite, Buckingham et le prince Édouard se réfugient alors en France pour chercher du secours auprès du roi Louis XI.

Survient alors le puissant Warwick, venu en France pour obtenir du roi Louis la main de la princesse Bonne pour Édouard, afin de renforcer l'alliance entre les deux pays.

Mais tandis qu'en France chacun des partis tente de rallier Louis XI à sa cause, en Angleterre le roi Édouard IV rencontre Élisabeth, une jeune veuve venue réclamer les terres de son défunt mari...

### L'HIVER DU DÉPLAISIR

En 1464, le mariage précipité d'Édouard IV et Élisabeth suscite de vives réactions de part et d'autre de la Manche.

Warwick, déshonoré mais soutenu par de nouveaux partisans, est fermement résolu à destituer le roi Édouard.

Ce dernier est fait prisonnier ; la reine Elisabeth informée par son frère Rivers se réfugie au sanctuaire.

Le roi Henry VI, bien qu'affaibli, est rétabli sur le trône.

Cependant Richard, duc de Gloucester et Hastings le nouveau chambellan échafaudent un plan d'évasion et libèrent Édouard IV qui entend bien récupérer la précieuse couronne. Le royaume d'Angleterre plonge au cœur des ténèbres dans cette ultime course au pouvoir. Épuisés, déchirés, tous jettent leurs corps dans la bataille. À l'issue de ce voyage au bout de la nuit, la paix est rétablie. À moins qu'elle ne soit qu'un simulacre...





# THOMAS JOLLY



©Chloé Le Drezen

Thomas Jolly est né le 1er Février 1982 à Rouen. Il commence le théâtre dès 1993 dans la compagnie "théâtre d'enfants" dirigée par Nathalie Barrabé. Il entre ensuite au lycée Jeanne d'Arc en classe théâtre et travaille sous la direction des comédiens du Théâtre des Deux Rives / Centre Dramatique Régional de Haute-Normandie.

De 1999 à 2003, parallèlement à une licence d'études théâtrales à l'université de Caen, il crée une compagnie étudiante et intègre en 2001 la formation professionnelle de l'ACTEA où il travaille avec Olivier Lopez, Sophie Quesnon, René Pareja...

En 2003, il entre à l'Ecole Supérieure d'Art Dramatique du Théâtre National de Bretagne à Rennes dirigée par Stanislas Nordey. Il travaille sous la direction de Jean-François Sivadier, Claude Régy, Bruno Meyssat, Marie Vayssière..

En 2005, il joue dans Splendid's de Jean Genet, mis en scène par Cédric Gourmelon et en 2006, sous la direction de Stanislas Nordey, il joue dans Peanuts de Fausto Paravidino.

A l'issue de sa formation, il fonde la Piccola Familia avec une partie des comédiens qui ont accompagné ses années d'apprentissage. Il met en scène Arlequin poli par l'amour de Marivaux en 2007 (repris en 2011 avec une nouvelle distribution), Toâ de Sacha Guitry en 2009 (Prix du public, Festival Impatience, Théâtre de l'Odéon, Paris) et Piscine (pas d'eau) de Mark Ravenhill présenté au Festival Mettre en Scène en 2011 à Rennes.

Parallèlement aux créations de la compagnie il répond à plusieurs commandes du Trident - Scène Nationale de Cherbourg-Octeville et crée Une nuit chez les Ravalet (spectacle déambulatoire avec la Piccola Familia), Pontormo en 2008 et Musica Poetica en 2011 (deux spectacles/concerts avec l'ensemble baroque Les Cyclopes).

Depuis 2010, il travaille sur la pièce Henry VI de William Shakespeare, un spectacle-fleuve de dix-huit heures dont il crée les deux premiers épisodes en 2012 au Trident - Scène nationale de Cherbourg-Octeville. Le troisième épisode voit le jour au Théâtre National de Bretagne à Rennes (Festival Mettre en Scène) en 2013, année durant laquelle Thomas Jolly met en scène Box Office, un texte du jeune auteur Damien Gabriac.

C'est en juillet 2014 qu'il crée le quatrième et dernier épisode d'Henry VI : l'intégralité du spectacle est donné lors de la 68e édition du Festival d'Avignon. En 2015, il entreprend la création de Richard III, concluant ainsi cette tétralogie shakespearienne. Cette même année, il reçoit le Prix Jean-Jacques Gautier - SACD.

En parallèle de ses créations, Thomas Jolly intervient auprès des 7e et 8e promotions de l'École Supérieure d'Art Dramatique du Théâtre National de Bretagne à Rennes. Il réalise également des workshops avec les élèves du Conservatoire de Rouen et de l'ACTEA à Caen. En octobre 2014, il met en scène une version russe d'Arlequin poli par l'amour de Marivaux avec les acteurs du Gogol Centre de Moscou.

Thomas Jolly est artiste associé du Théâtre National de Bretagne à Rennes depuis le 1er janvier 2014. En 2016, il deviendra artiste associé du Théâtre National de Strasbourg.



©Nicolas Joubard

# HENRY VI

## DÉROULÉ DU SPECTACLE

DUREE TOTALE : 18H AVEC 7 ENTRACTES

### **CYCLE 1** (8H30 AU TOTAL)

#### **EPISODE 1 (4H AU TOTAL)**

La Course de Mars / 1h45

Entracte 30 minutes

Le Festin de Mort / 1h45

Entracte 1 heure

#### **EPISODE 2 (3H30 AU TOTAL)**

Le Carrousel de la Fortune / 1h45

Entracte 30 minutes

La Plainte de la Mandragore / 1h15

-----  
Entracte 1 heure  
-----

### **CYCLE 2** (8H30 AU TOTAL)

#### **EPISODE 3 (3H30 AU TOTAL)**

La Contagion des Ténèbres / 2h00

Entracte 30 minutes

La Dent de la vipère / 1h00

Entracte 1 heure

#### **EPISODE 4 (4H AU TOTAL)**

Le Pourpre du Sang / 2h

Entracte 30 minutes

L'Hiver du Déplaisir / 1h30

**FIN**



16 FÉVRIER 2015

on y était

## Henri VI : un marathon théâtral

Dix-huit heures de spectacle sur deux semaines. Avec Henri VI de Shakespeare, Thomas Jolly a mis le feu au TAP qui n'en avait pas vu autant depuis son ouverture. Tous les épisodes de la tétralogie rassemblés en un seul spectacle, inimaginable !

Et la réalisation est à la dimension du pari. La mise en scène joue habilement du mélange des genres, passant sans transition du tragique au bouffon dans la pure tradition du théâtre élisabéthain, à la fois baroque, démesuré, outrancier, sanglant. Batailles, trahisons, meurtres, l'hémoglobine coule à flots. Sur un ton co-

mico-grandiloquent, une rhapsode (Manon Thorel) vient guider le spectateur dans les méandres compliqués de cette saga sanguinolente. Pour tout décor, un praticable modulé et tourné à l'environnement devient la boîte de Pandore d'où s'extirpent les têtes décapitées des personnages qui ont manqué le train de l'Histoire.

Les musiques originales de Clément Mirguet, tout comme les lumières de Léry Chédernail, viennent structurer l'espace et recréer l'ambiance d'une période trouble tiraillée entre Moyen-Age et Renaissance. C'est culotté et réussi.

Callimaque



Une saga sanguinolente où l'hémoglobine coule à flots.

(Photo tap)



## Henry VI, le roi qui valait huit heures trente de théâtre (pauses comprises !)

Cinq cents « fous de théâtre » du Dunkerquois ont déjà réservé leur place pour les huit heures trente de tragédie shakespearienne qu'a programmée le Bateau-Feu avec « Henry VI », demain. Une expérience hors normes !

**DUNKERQUE.** Dans la programmation 2014-15 du Bateau-Feu, le *Henry VI* de la compagnie La Piccola Familia est un gros morceau. « Avec ce spectacle, on explose toutes les proportions », confirme Christophe Potier, directeur adjoint, chiffres à l'appui : trente personnes en tournée, dont 18 comédiens qui campent 150 personnages ; des centaines de costumes et d'accessoires ; et une proposition artistique d'une durée de huit heures

“ Une saga dont la narration et les rebondissements ne sont pas si éloignés des séries télé d'aujourd'hui.

et demie (entractes compris), défi lancé à l'équipe du Bateau-Feu et aux spectateurs dunkerquois. Et défi relevé ! Demain, la grande salle sera, au minimum, remplie aux trois quarts. Le *Henry VI* de William Shakespeare retrace les cinquante ans de règne de ce roi d'Angleterre (1422-1471), émaillés de meurtres et de trahisons. Une saga dont la narration



Henry VI saluait déjà les spectateurs sur la carte de vœux 2015 du Bateau-Feu. Demain, il sera sur la scène dunkerquoise à partir de 14 h. PHOTO NICOLAS JOUBARD

et les rebondissements ne sont pas si éloignés des séries télé d'aujourd'hui. Le propos donne à réfléchir sur notre époque, « la violence mais aussi la tristesse du chacun pour soi », écrit le metteur en scène Thomas Jolly, 32 ans. En plus de l'expérience collective qui consistera à s'extraire du monde réel de 14 h à 22 h 30, la convivialité sera au rendez-vous avec les collations servies aux spectateurs lors des trois entractes. ■

Demain, à 14 h, au Bateau-Feu. Tarif : 12 €. Rés. 03 28 51 40 40.

### ON REMET ÇA ?

L'intégrale d'*Henry VI* comprend un deuxième cycle, dont le Bateau-Feu ignore encore s'il pourra le programmer la saison prochaine. La pièce est rarement jouée en intégralité (elle le fut à Avignon, l'été dernier).



19 JANVIER 2015

ÉVÉNEMENT

LUNDI 19 JANVIER 2015 05  
LA PRESSE DE LA MANCHE

## Henry VI, le théâtre retrouvé

Samedi soir à 23 heures, la compagnie La Piccola Familia distribuait à la sortie de l'enthousiasmant *Henry VI* le badge *J'ai vu Henry VI en entier*. Seize heures de théâtre, seize heures de grand spectacle.

Thomas Jolly, « **entremetteur de texte** » comme il se nomme, maîtrise cette saga shakespearienne d'une main de chef d'orchestre, sans fausse note, sans longueur et sans pompe. Il ose avec ferveur remettre au goût du jour sur les plateaux les grands récits et le théâtre elisabéthain.

### ■ Shakespeare revit !

Sans artifice, sans vidéos, sans micro HF, ça respire sur le plateau ! Les voix magnifiques et les corps des acteurs, une armée de choc en constant mouvement, sans oublier les techniciens qui s'agitent en

coulisses, donnent beaucoup de souffle et de relief à cette traversée épique entre Angleterre et France. Shakespeare revit. Thomas Jolly rend limpide, vibrante, haletante et d'actualité, cette fresque historique médiévale qu'est *Henry VI*, une histoire difficile à lire et à suivre sur le papier. Les dix-huit heures de théâtre offrent comme le titrait un papier paru dans Rue 89, une véritable orgie de théâtre, mais un théâtre qui parle à tous, généreux, qui n'oublie personne, dans une langue merveilleuse à souhait. La traduction de Line Cottagnies s'adresse au

plateau. Thomas Jolly en a fait un théâtre en 3D, en mieux parce qu'ici pas de lunettes, pas de filtres. Tout est bien travaillé. Les lumières, éclatantes même dans les pénombres, parfois à la Brueghel, parfois à la Rothko que Thomas affectionne. La musique de composition colle toujours au texte. Les costumes joyeusement décalés qui s'épurent au fur et à mesure que l'on s'enfonce dans la tragédie, les acteurs sont allés les chercher dans le fond de costume du théâtre de Caen. Quant aux personnages très colorés, Thomas Jolly les a puisés dans ce qui le

constitue, sans trier, « dans une culture qui va de Britten à Britney, des mangas aux séries télé ». Cela se voit sur scène comme cette Jeanne d'Arc, *Cinquième Élément* chez Besson, de ce John Cade, miroir de Slash des Guns N'Roses, de cette cour des miracles si bien décrite dans les livres d'amour et de sang de Tim Willocks. Quant à Thomas Jolly, il campe un futur Richard III, tout droit sorti des Chevaliers du Zodiaque, un rapace toutes serres dehors prêt à fondre sur tous ceux qui barraient sa route vers la couronne. Les mots de Shakespeare lui sont si naturels.

### ■ Et après *Henry VI* ?

« *Henry VI* m'a animé quatre ans et demi. Je crois qu'il va falloir que j'aboutisse ce geste shakespearien. Quel que je fasse, j'ai découvert avec *Henry VI* un théâtre exigeant, populaire et festif. Il y a chez les auteurs anciens comme Shakespeare ou Sénèque des mythes à explorer. Avec *Henry VI*, je ne pourrais plus concevoir le théâtre autrement que par, avec, et pour le public. » L'après *Henry VI*, Thomas Jolly nous l'a dévoilé sur scène. Ce sera la suite d'*Henry VI*, certainement une des plus belles pièces de Shakespeare, *Richard III*. E.D.



Tout le théâtre à l'italienne debout pour acclamer Thomas Jolly, les acteurs et Henry VI.



Une cour des miracles, très punk.



C'est l'explosion de joie au salut final chez les acteurs et les techniciens.



# Le nouvel Observateur

17 DÉCEMBRE 2014



Christophe Rappant de Lagafestival d'Avignon

2014 vue par

Thomas Jolly

## "je suis sonné"

Au Festival d'Avignon, le jeune metteur en scène a présenté une version d'*Henry VI* de dix-huit heures. Les spectateurs aussi étaient sous le choc.

**J**anvier  
Le cycle 1 d'*Henry VI* se joue au théâtre des Gémeaux à Sceaux. Il tourne depuis deux ans. Nous avons déjà enclenché le cycle 2, avec une création à Rennes en 2013. La résidence pour le Festival d'Avignon s'organise. Ma coloc m'annonce qu'elle souhaite s'installer avec son amoureux. Il faut que je trouve un appart.

**février**  
J'ai 32 ans à Quimper. Fin de la tournée d'*Henry VI* à Angers. A Rouen, projet fou de créer (avec d'autres) un lieu. On repère un ancien magasin de meubles à louer dans le centre-ville. Je rencontre Nicolas, mon "coach sportif" jusqu'à Avignon. Il commence par modifier toute mon alimentation.

**mars**  
Le chantier pour le lieu démarre. Il s'appellera l'UBI. Je cherche un appart. J'apprends mon texte. Nicolas me fait nager, courir et manger. Conférence de presse du Festival d'Avignon à Paris. J'ai la grippe. Fièvre. Murmures - inquiets ou amusés, je ne saurais dire - à l'annonce de la durée (dix-huit heures) du spectacle.

**avril**  
Inauguration de l'UBI à Rouen. Un lieu "alternatif" comme on dit. Un lieu de pensée. Colloque à l'Odéon sur Shakespeare : je dois parler avec d'autres "jeunes" metteurs en scène qui, finalement, ne viendront pas. J'en parle quand même... tout seul. Je croise Claude Régy pour une interview. J'ai trouvé un appart. Je déménage.

**mai-juin**  
Résidence à Cherbourg pour la création du quatrième et dernier épisode d'*Henry VI*. Joie quotidienne du travail.  
**30 mai** : j'ai mis au point la dernière des quatre-vingts scènes d'*Henry VI*. Le spectacle peut exister. Les résultats aux élections européennes m'écoeurent. La nouvelle convention d'assurance-chômage m'inquiète.



Guillaume Prie

**"26 juillet : troisième et dernière. Larmes de fatigue mais surtout de joie"**

A Rennes, nous menons de front répétitions et lutte. *Henry VI*, qui retrace la dégénérescence d'une société, me semble encore plus indispensable.

**juillet**

**4** : Stanislas Nordey, nouveau directeur du Théâtre national de Strasbourg, me choisit comme artiste associé.

**5** : générale d'*Henry VI* au Théâtre national de Bretagne. De 10 heures à 4 heures du matin. Joie. Nos corps et nos voix l'ont fait.

**19** : arrivée à Avignon. Climat électrique

**21** : première d'*Henry VI*. La création de ce monstre, démarrée en février 2010, se clôt là. Je suis sonné.

**23** : Je pleure de voir *Henry VI* et mon amie Flora en une du *Monde*.

Je ne quitte pas la FabricA. Rester concentré. S'économiser. Dormir.

**24** : deuxième d'*Henry VI*. Le public scande "Merci! Merci!"

**26** : troisième et dernière. Larmes de fatigue mais surtout de joie.

**28** : Une semaine à Aix-en-Provence avec mes amis. Jet-lag. M'endormir n'importe quand. Une nuit, je tombe sur *Henry VI* à la télévision. Je rêve.

**août**

Travail à Paris sur le montage d'*Henry VI* pour une version DVD. Réfléchir à l'avenir.

**septembre**

Invité sur France 5 dans *C à vous*. Je crois d'abord à une blague, mais non, et je trouve que c'est bon signe. Reprise de la tournée d'*Henry VI*. Toulouse. Perpignan.

Partout, nous convions les spectateurs à poser avec nous sur une photo pour dire notre inquiétude depuis la signature de la convention d'assurance-chômage.

**octobre**

Je pars à Moscou recréer mon tout premier spectacle, *Arlequin poli par l'amour* de Marivaux, en russe.

**novembre**

Rennes. Festival Mettre en scène. Suivis par une équipe de Canal+ pour *Le Supplément*. Décès de Jean-Pierre Lacoste. Ami et guide de théâtre depuis les débuts de ma compagnie La Piccola Familia. Tristesse

**décembre**

Travail sur la préparation du DVD. Retour à Sceaux avec le cycle 2. ■



## PORTRAIT THOMAS JOLLY



Révélaté à Avignon, le jeune et phosphorescent metteur en scène se bat pour un théâtre ambitieux, populaire et engagé.

# Lumineuse apparition

Par CHLOÉ AEBERHARDT  
Photo ULRICH LEBEUF

C'est une phrase de rien, lâchée comme ça, entre deux portes, alors qu'interrogé sur la marque de sa veste (inconnue au bataillon), Thomas Jolly, 32 ans, se plaignait de ne jamais trouver de vêtements à sa taille, qu'il a très fine. Une phrase de rien qui, bizarrement, reste longtemps après l'interview, comme un coup de laser appuyé sur la rétine. «*Je suis phosphorique.*» Soit, en homéopathie, l'un des trois profils de base désignant à raison, en ce qui le concerne, les sujets longilignes, sensibles et créatifs. Mais aussi un synonyme de phosphorescent, cette faculté tellement géniale qu'ont les vers luisants à rayonner dans la nuit. Ajoutez à cela l'expression «*extrêmement solaire*» choisie par son mentor, Stanislas Nordey, pour qualifier son ancien élève de l'école du Théâtre national de Bretagne (TNB), et nous voilà convaincue que notre portrait du remuant Jolly, acteur et metteur en scène délicat révélaté au dernier Festival d'Avignon, sera lumineux, ou ne sera pas.

**Fusée.** Il a beau rappeler que son *Henry VI* l'a occupé quatre ans et demi, l'impression dominante est celle d'un jeune homme monté très vite, très haut. Qui connaissait Thomas

Jolly avant le 21 juillet, jour de la première représentation de cette trilogie de Shakespeare? Commencée à 10 heures, l'intégrale s'est achevée à 4 heures le lendemain matin. Dix-huit heures dans le règne d'un roi, de son couronnement à son assassinat par le futur Richard III, qui, loin de les décourager, ont emballé critiques et festivaliers. En tournée ces jours-ci en région parisienne, l'épopée, qu'il a voulue «*exigeante et populaire*», séduit autant les lecteurs de *Télérama* que les fans de la série *Game of Thrones*, à laquelle, feuilletonnante et meurtrière, elle est sur Twitter régulièrement comparée.

**Miroirs?** Une jambe croisée par-dessus l'autre, il fait tourner son pied sur lui-même, en même temps qu'il parle avec ses mains, ses bras, son corps tout entier. Un sujet lui tient à cœur, il jette son paquet de cigarettes devant lui et s'accroupit sur sa chaise, imprévisible et souple comme un chat. Est-ce parce qu'il aime les regards tournés vers lui, ou qu'il «*meurt d'ennui en trois minutes*»? Thomas Jolly enchaîne les poses, et s'étonne qu'on s'en étonne. Quelque chose chez lui provoque, sans que l'on sache ce qui l'emporte, de l'agacement ou du désir. Il a le charme juvénile d'un Pierre Niney. La sensualité du Daho des années 80. S'il joue, fimit-on par se dire, interpellée par le caractère à la fois pudique et géné-

reux de ses réponses, c'est sans calcul. «*Thomas n'a pas de multiples personnalités en fonction des gens qu'il côtoie, confirme son amie de toujours, l'actrice Charline Porrone. L'honnêteté est, je crois, la première de ses qualités.*»

**Spotlights.** A en juger par son phrasé parfaitement articulé, dans les deux sens du terme, comme par les évocations qu'il fait de Bach ou de Rothko (son «*idole*»), on serait tenté de le ranger dans la catégorie des gens de théâtre nés de qui il faut, là où il faut, soit quelque part entre l'Odéon et la Comédie-Française. Thomas Jolly a ceci de revigorant que pas du tout. Fils d'une infirmière et d'un imprimeur qui ne les emmenaient, lui et sa sœur, que deux à trois fois par an au spectacle, il a grandi dans un petit village près de Rouen, où il excellait dans la pratique de la pêche aux têtards et dans l'art des expéditions en forêt. «*Mes parents ne m'ont jamais contraint, confie-t-il. Je rêvais d'être danseur étoile, ils m'ont inscrit à la danse. Pareil pour la musique. Le problème, c'est que les deux m'ennuyaient.*»

Il découvre le théâtre à 11 ans, grâce à un livre de Pierre Gripari, *Sept Farces pour écoliers*. Ne fait que ça depuis : compagnie pour enfants, classe théâtre, licence d'études théâtrales, puis les cours du TNB, dont il sort «*libéré*». «*Longtemps, je n'ai pas su quoi faire de ma culture populaire. Au TNB, je me suis rendu compte qu'il n'y avait pas de honte à aimer Walt Whitman, Verdi et les Spice Girls.*» Le 31 octobre, le Rouennais assistait au concert de Lady Gaga au Zénith de Paris. «*Un cadeau de la troupe.*» Il lit pas mal de mangas, dont il loue la liberté de ton et les schémas narratifs «*luxuriants*». Rien ne le détend davantage qu'une heure de *Zelda*. «*Le jeu vidéo est la seule activité qui me repose, reconnaît-il. La moindre merde à la télé me fait réfléchir : j'analyse la réalisation de telle émission, les costumes et les lumières du dernier show de Beyoncé... Le théâtre est à la bourre quand on voit ce que les éclairagistes sont capables de faire sur ce type de concerts.*» Son nom figure au générique de *Henry VI*, catégorie «*création lumière*».

### EN 7 DATES

**1<sup>er</sup> février 1982** Naissance à Rouen. **2003** Entre à l'école du Théâtre national de Bretagne. **2006** Fonde sa compagnie, la Piccola Familia. **2010** Entame son travail sur *Henry VI*. **Juillet 2014** Présentation de *Henry VI* à Avignon. **3-14 décembre 2014** *Henry VI* aux Gémeaux, la scène nationale de Sceaux. **2015** Artiste associé au Théâtre national de Strasbourg.

**Lux fiat!** Stanislas Nordey lui a proposé de devenir artiste associé au Théâtre national de Strasbourg (TNS), qu'il dirige depuis septembre. «*Le travail de Thomas s'inscrit dans une réflexion plus large sur l'institution, se justifie-t-il. Contrairement à Vincent Macaigne, qui prône la table rase, Thomas est un trublion raisonnable. Il cherche à améliorer l'existant en en faisant bouger les lignes.*» C'est peu de dire que l'intéressé a de son art une vision citoyenne, dont *Henry VI* est le «*manifeste*» assumé. «*Les politiques ont oublié que le théâtre est constitutif de la société, regrette-t-il. Sous l'Empire romain, les pièces rassemblaient 17 000 personnes! Je ne comprends pas, d'autant plus en temps de crise et alors que les gens le réclament, qu'ils ne fassent pas de la culture un enjeu.*» La veille de notre rencontre au Théâtre national de Toulouse, il provoquait une discussion avec le public sur le dossier de l'intermittence, dont à chaque représentation de *Henry VI* un personnage se fait par ailleurs l'écho. «*Traumatisé*» par la présidentielle de 2002, qui avait vu Jean-Marie Le Pen passer au second tour, il vote PS «*du tac au tac*», ce qui ne l'empêche pas d'être «*refroidi*» par la ligne du gouvernement actuel.

**Eclipses.** «*Des angoisses, il en a, en convient son amie Charline Porrone, mais au lieu de les mettre de côté, il en fait quelque chose de positif.*» La crise économique? Il choisit de la voir comme «*une période de reconstruction*» à laquelle il «*veut participer*». La défiance à l'égard de la classe politique? Il «*refuse d'y céder.*» L'amour? Il hésite, pour une fois cherche ses mots. «*Disons que ce n'est plus un besoin, mais un gourmandise.*» En couple avec un comédien, il se dit «*très heureux*». On devine qu'il ne l'a pas toujours été. «*N'allez pas écrire que je suis déprimé*», s'inquiète-t-il soudain. Aucun risque. «*Je l'ai fréquenté au quotidien pendant trois ans, et je n'ai jamais vu d'ombre sur son visage*», remarque Stanislas Nordey. Sourire au bout du fil : «*Un petit renard.*» Plutôt une luciole, si vous voulez notre avis, cet insecte tortillant qui, dans *Zelda*, Shakespeare et ailleurs, rappelle le soleil au bon souvenir de la nuit. ◆



3 DÉCEMBRE 2014

**Culture** / Arts & Spectacles

## Pièces en séries

De jeunes metteurs en scène s'emparent des codes du feuilleton pour les transposer au théâtre. Grâce à eux, la saga en plusieurs épisodes s'impose sur les planches.

Par Laurence Liban, avec Igor Hansen-Løve



**HOMÉRIQUE** *Henry VI*, de Shakespeare, par la troupe Piccola Familia. Une pièce-marathon de deux cycles de deux épisodes, d'une durée totale de dix-huit heures.

# B

ien calés dans leurs fauteuils, les spectateurs de la Comédie de Valence frétilent. Dans une minute, une voix va retentir : « Précédemment dans *Docteur Camiski ou l'esprit du sexe...* » Après *Obsession*, ou les affres d'une rock star impuissante, et *Comblée*, ou le désarroi d'une jolice nonne enceinte des œuvres du Saint-Esprit, voici maintenant *Ouvert au coup de foudre* et *Purple Radio*, les deux nouveaux volets de la série théâtrale du moment. Au même instant, au Théâtre national de Strasbourg (TNS), la représentation de *Lancelot du Lac*, cinquième épisode du *Graal Théâtre*, commence. Avec les dix-huit heures haletantes d'*Henri VI*, de Shakespeare, ou les cinq épisodes de *Notre Faust*, le théâtre noue, ou renoue, avec l'art et la méthode du (bon vieux) feuilleton. Le phénomène est plaisant, mais pas seulement. Vérification, de Vire à Valence, de Montreuil à Strasbourg, et en d'autres lieux.

Et d'abord, un soupçon. Cette appellation non contrôlée de « série » ou de « feuilleton » ne serait-elle pas un attrape-gogo pour directeur de théâtre en mal de public ? « Si ce n'était qu'une étiquette, aucun d'entre nous ne prendrait le risque de s'engager sur plusieurs spectacles au cours d'une année », protestent-ils tous. Non, les motivations des feuilletonistes sur planches sont à chercher ailleurs, dans une proximité naturelle avec ce genre télévisé, jugé plus audacieux que certains films. « L'arrivée des *Soprano*, en 2001, a ringardisé la façon dont on raconte des histoires, tous secteurs confondus, estime Mathieu Bauer, patron du Centre dramatique national (CDN) de Montreuil et auteur d'*Une faille*, saga théâtrale en plusieurs saisons. J'aime la façon dont les séries saisissent les sujets d'actualité à bras-le-corps. Emprunter leurs codes est d'abord une manière d'être en phase avec mon temps. » Générique, résumé augural, personnages récurrents, montage et suspense, ●●●

N. JOUBARD



●●● tels sont les (presque) invariants. Mais le véritable changement est ailleurs. Il tient, entre autres choses, à ce que Robert Cantarella, responsable de *Notre Faust* (CDN Théâtre ouvert, Paris), nomme « la dilution de l'autorité théâtrale » – du mot « auteur », on l'aura compris –, et au grand retour du récit.

Comptable d'une vingtaine de pièces de théâtre, Noëlle Renaude s'est longtemps fait prier avant d'intégrer le staff des cinq écrivains chargés des dialogues de *Notre Faust*, sur un canevas établi avec le scénariste Stéphane Bouquet.

La perspective de mettre ses idées au pot commun ne lui seyait guère. « Il m'a fallu renoncer à l'idée d'œuvre et de signature, confirme-t-elle. Cela remet les choses en place, y compris en ce qui concerne la narration et le statut du personnage, tenus à distance par le théâtre contemporain. » « Plus d'ego ! » se réjouit aussi Pauline Sales, coauteur, avec Fabrice Melquiot, de *Docteur Camiski*. Ici comme dans la série télévisée, l'écriture et la mise en scène sont souvent partagées. Il n'y a pas de stars, y compris sur les plateaux, où les fréquents

**EXTRAIT** *Lancelot du Lac*, cinquième « chapitre » du *Graal Théâtre*, de Florence Delay et Jacques Roubaud, qui en compte dix.



F. BELONGLE/NDP

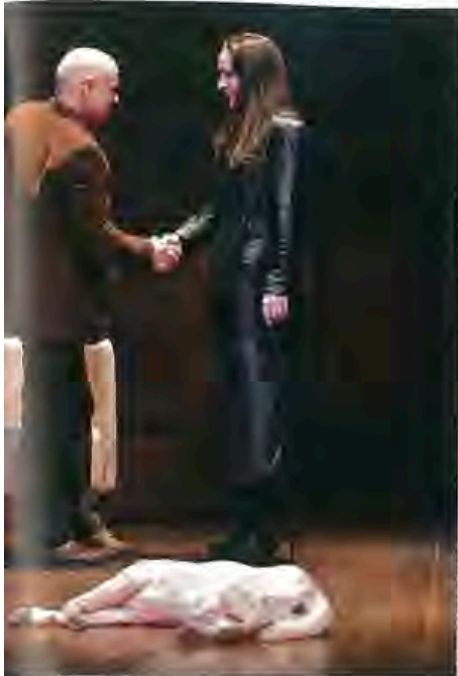


**COLLECTIF** *Docteur Camiski ou l'esprit du sexe*, de Pauline Sales et Fabrice Melquiot, saison 1 : sept épisodes, six Centres dramatiques nationaux impliqués.

changements de perspective permettent à tous les comédiens d'avoir leur « quart d'heure de célébrité ». A une exception près : l'omniprésent Camiski, sexologue et héros aussi récurrent que détergent interprété par Vincent Garanger.

Théâtre de Vire (Calvados), le 22 septembre. C'est la première de *Docteur Camiski ou l'esprit du sexe*. L'atmosphère du hall est chargée d'électricité. Est-ce dû aux promesses du titre ou à celles du feuilleton ? Dans le programme, Richard Brunel, l'un des sept metteurs en scène-directeurs de Centres dramatiques nationaux engagés dans ce projet, présente le pitch : « Nous verrons chaque fois une séance dialoguée entre le sexologue et le patient, suivie d'un contre-transfert où le docteur fantasme sur les dérives et rémissions possibles de son patient. » Alléchant. A l'entracte, la direction offre des pommes d'amour au public. Sur scène, le cabinet médical et ses boiseries sombres, la chienne Junon et le téléphone d'où jailliront les reproches et récriminations de l'invisible épouse du praticien. Celui-ci, col roulé et pantalon de velours marron, fait déjà partie du décor. Dès le deuxième épisode, le sortilège feuilletonesque fait son œuvre chez les spectateurs. A la fin de la soirée, ils sont ferrés. Au grand





J.-L. FERNANDEZ/SDIP

soulagement de Pauline Sales et de Vincent Garanger, respectivement coauteur et acteur principal de la série, codirecteurs du lieu, soucieux du sort qui serait réservé à *Camiski*.

### Un désir d'aventure au long cours dans une époque vouée au zapping

Mais celui-ci, avec ses histoires de désir et de frustration, s'est glissé sans difficultés dans la forme « épisodique ». Tout comme *Faust*, *Lancelot* et *Henry*. La raison de cette facilité tient à l'histoire du théâtre. Pour Thomas Jolly, le metteur en scène trentenaire d'*Henry VI*, la chose est claire : « Ce n'est pas moi qui ai monté du Shakespeare comme une série télé. Ce sont les séries télé qui sont fabriquées comme du Shakespeare. Il a tout inventé. Bien sûr, j'exagère les cliffhangers, suspense en fin d'épisode, mais c'est tout. » De fait, les séries ont bel et bien emprunté au théâtre, et non l'inverse. Voyez *Les Mille* et *Une Nuits*, les journées du *Soulier de*

*saint*, de Claudel, et même le découpage en actes du théâtre classique, qui, d'étape en étape, amène le spectateur vers l'accomplissement final. Considérez Ariane Mnouchkine et ses grands voyages d'un jour, au Théâtre du Soleil. Et la quête du Graal, feuilleton-monde compacté en trente heures de théâtre par Jacques Roubaud et Florence Delay et porté à la scène par Christian Schiaretti et Julie Brochen.

La cause principale du succès de la vogue sérielle, sa raison d'être aussi, c'est le plaisir. Désir d'aventure au long cours dans une époque vouée au zapping, bonheur de l'exploit partagé entre acteurs et spectateurs, sentiment d'appartenance. En attribuant, sous forme de badge, un certificat de courage aux spectateurs restés « jusqu'au bout » de la longue nuit d'*Henry VI*, le triomphe d'Avignon 2014, Thomas Jolly l'a bien compris : « En temps de crise, nous nous tournons vers les longs récits. Nous avons besoin d'interroger notre

●●● nature profonde. » Longtemps dénigrée, la narration tient la vedette du théâtre-feuilleton. Il faut voir ces familles accros au roi Arthur, replacé tout naturellement dans le bagage cinématographique de gamins qui ont vu *Excalibur* et d'autres héroïco-fantaisies comme *Le Seigneur des anneaux*. « Raconter une histoire, c'est la plus belle définition du théâtre, s'exclame Julie Brochen. La forme épisodique permet de jouer avec l'intelligence du spectateur, y compris sur des sujets profonds. Prendre d'assaut la cour d'honneur du palais des Papes d'Avignon, avec ses 22 comédiens et ses 15 heures de théâtre... Quelle gueule cela aurait ! »

S'insurger contre les projets trop calibrés. Résister au rétrécissement des esprits accompagnant la constriction des budgets. Rompre avec le marketing. Retrouver le plaisir du mélo, violons et larmes compris. Faire pièce à la morosité. Aller vite et léger. Privilégier l'intuition et l'éclat. Ne pas trouver.

Avancer quand même. Le feuilleton théâtral serait-il une solution miracle ? Certes non. Que ce soit sur le plan des « phynances » ou des acteurs, il offre pourtant bien des solutions.

A commencer par la troupe. Réclamée en vain par la génération montante, expérimentée à travers des collectifs et d'autres bandes sans statut officiel, la troupe ressurgit à travers la fidélisation des comédiens que permet une longue aventure. Cela en dépit du désintérêt du ministère de la Culture, qui fait la sourde oreille à cette criante aspiration. Six CDN ont rassemblé leurs moyens humains et matériels pour *Camiski*. Les deux institutions emblématiques que sont le TNS (Strasbourg) et le TNP à Villeurbanne, ont mis en commun leurs subventions, leurs équipes techniques et leurs comédiens pour produire *Graal Théâtre*. La vogue du feuilleton répond à l'injonction d'économies et de mutualisation des moyens lancée par le ministère.

Strasbourg, le 21 novembre. Plus de trois ans après le premier épisode, le cycle des chevaliers s'achève. Comme des centaines de spectateurs, Olivier Mitschi se renseigne sur une suite éventuelle dont il serait client. Fan de séries américaines, cet ingénieur informaticien de 46 ans n'a manqué aucune soirée. De même pour *Une faille* de Matthieu Bauer, dévorée d'une traite. S'il aime que le théâtre, le cinéma et la télé sèment les uns chez les autres, il remet les pendules à l'heure : « Le feuilleton théâtral aura beau emprunter au vocabulaire de la série, cela restera du théâtre. » C'est justement ce qu'il aime ! ● L. L., avec I. H.-L.

**Lancelot du Lac.** TNP de Villeurbanne (Rhône-Alpes). Du 11 au 21 décembre.

**Docteur Camiski ou l'esprit du sexe.** En tournée. Visible sur Culturebox.

**Henry VI.** Les Gémeaux, Sceaux (Hauts-de-Seine).

Jusqu'au 14 décembre, puis en tournée.



2 OCTOBRE 2014

théâtre

## « Mon désir de Shakespeare »

Ce week-end, le TNT va vivre au rythme de la saga de Shakespeare « Henry VI ». Presque 18 heures de spectacles en deux jours. Rencontre avec le metteur en scène, Thomas Jolly.

La pièce, trilogie épique et intime couvre 50 ans de l'histoire anglaise, de l'enfance d'Henry VI jusqu'à son assassinat en 1471 par le futur Richard III. Cette œuvre fleuve relate le règne troublé d'un roi pourtant juste et bienveillant, mais arrivé au mauvais moment : au XV<sup>e</sup> siècle entre la guerre de Cent ans, la guerre civile des Deux Roses et à la charnière de deux mondes. Le Moyen Âge finissant et un monde plus avancé auquel il n'a pas su s'adapter.

**Shakespeare a-t-il respecté la vérité historique ?**

Non. Shakespeare est un poète. Pas un historien. Elisabeth 1<sup>re</sup>, fille d'Henry VIII, contemporaine de l'auteur, arrive au pouvoir dans des circonstances troublées. Elle commande les premières chroniques historiques à un certain Halle Holinshead. Des chroniques très dirigées, destinées à lui être favorable ainsi qu'à ses idées. C'est de cette histoire tronquée



Thomas Jolly./Photo Chloé Le Drezen

que le jeune Shakespeare, dont c'est la première pièce, va s'inspirer, en tordant un peu plus la réalité. Jeanne d'Arc n'a jamais pu rencontrer Talbot par exemple. Mais il a fait de cette confrontation deux fabuleux personnages de théâtre.

**N'avez-vous jamais douté avant de vous lancer dans une telle épopée ?**

Avant, non. Pendant, oui ! Pour

moi, le choix de me lancer dans une création est du même ordre que l'amour. Or le désir ne se commande pas. A 27 ans, je me doutais bien de n'être pas assez armé pour me lancer dans cette création. Mais j'en avais le désir. Donc, j'ai dit : *Je vais le faire*. Par contre, une fois lancé, les doutes sont survenus et ont perduré jusqu'au bout. Il fallait veiller à la lisibilité, au rythme, à la clarté de la narra-

tion. En 2010, j'ai monté les premiers actes à Rouen. Il s'en est suivi un fabuleux enthousiasme du public. A partir de là, les producteurs ont commencé à y croire.

**Pourquoi ces touches d'humour, voire de loufoquerie dans votre mise en scène ?**

J'en ai rajouté mais elles sont inscrites dans le texte qui allie en permanence le sublime et le grotesque, parce que c'est la vie tout simplement ! De plus, le rire est l'émotion la plus fédératrice et pour moi, la joie préside à toute création.

**Quels parallèles établissez-vous avec notre époque ?**

On vit une époque de bouleversements. Les modèles politiques, ceux sur lesquels reposent le travail, l'éducation sont essoufflés. Cela génère la peur et les régressions. Après Henri VI, il y a eu un monstre au pouvoir. La pièce montre ce vers quoi il ne faut pas aller.

**A. H.**

« Henry VI » au TNT, l'intégrale ce week-end. Episodes 1 et 2 le samedi 4 octobre à 14 heures ; Episodes 3 et 4 dimanche 5 à 14 heures.



# Kostar

OCTOBRE-NOVEMBRE 2014



**En décembre 2011, nous vous consacrons un portrait à l'occasion de votre création *Piscine (pas d'eau)*, vous évoquez déjà *Henry VI*...** ■ En effet, au moment de *Piscine*, je travaillais déjà en sous-marin sur *Henry VI*. J'essayais de convaincre que ce projet pouvait avoir une vie. J'avais petit à petit. Et à la fin de cette même année, une perspective de production pour la première moitié des trois pièces voit le jour. Le TNB me propose d'être artiste associé. Puis, le Festival d'Avignon, voyant que le public s'engouffrait avec jubilation dans cet objet atypique, a proposé de finir le projet. Au final, *Henry VI* est une pièce qui dure 18 heures.

**« JE ME SUIS LANCÉ DANS LE VIDE, J'AI PRIS DES RISQUES PERMANENTS, J'AI TOUT PARIÉ SUR CETTE AVENTURE. SANS SAVOIR SI ELLE ABOUTIRAIT OU NON »**

**Avec le recul, comment analysez-vous cette période ?** ■ Je suis heureux d'avoir fait sauter un plafond de verre. Car *Henry VI*, ce sont trois pièces qui ne sont absolument pas en accord avec une époque privilégiant le plaisir immédiat. Pour beaucoup, la pièce de Shakespeare ne pouvait pas être montée. Je suis fier d'avoir trouvé une solution de production et ému de voir à quel point le public a plébiscité cette aventure.

**Cette recherche de « solution de production » a-t-elle pris, pendant un temps, le pas sur l'artistique ?** ■ J'ai connu des moments de découragement. C'était usant. Ce n'est pas ce que je préfère. Mon endroit,

c'est le plateau. Mais le jeu en valait la chandelle. Pour autant, en attendant de trouver le financement, je n'ai jamais quitté l'artistique. Je me suis lancé dans le vide et pendant quatre ans, j'ai pris des risques permanents et j'ai tout parié sur cette aventure. Sans savoir si elle aboutirait ou non.

**Après cet acte théâtral fort, sur quoi pouvez-vous miser aujourd'hui ?** ■ C'est une vraie et belle question. Pendant les quatre ans de mise en œuvre d'*Henry VI*, j'ai eu peur. Et aujourd'hui, maintenant, qu'est-ce que je fais ? Est-ce que je monte une œuvre encore plus grosse ? Je vais continuer à partir à la conquête de nouveaux publics.

**Sur le site de votre compagnie, La Piccola familia, vous écrivez vouloir « engager un nouveau cycle, celui de l'affirmation du théâtre comme art citoyen ». Cet engagement s'inscrit-il dans cette conquête de nouveaux publics ?** ■ Le théâtre a été créé dans la cité, pour la cité et par la cité. Il est aujourd'hui inconcevable que des gens soient intimidés à l'idée de pousser les portes d'un théâtre. Il faut faire vivre ces maisons, les habiter. Le théâtre est un art qui permet de redonner à chacun des outils pour accéder au discernement. Il faut transformer en curiosité l'angoisse face à la période trouble que nous vivons.

**Quand avez-vous poussé pour la première fois la porte d'un théâtre ?** ■ Ma maman l'a poussée pour moi. J'avais trois ans. J'y suis ensuite revenu tout seul. C'était au collège, grâce à des professeurs de français.

**Que représentait le théâtre à vos yeux ?** ■ C'était récréatif. Il y avait quelque chose de ludique à créer des personnages. J'ai intégré une compagnie de théâtre d'enfants. On partait en tournée. L'aspect récréatif a laissé la place à une forme de rigueur, de sérieux : apprendre son texte, venir aux répétitions, enfiler des costumes...

**Vous n'avez donc jamais envisagé autre chose que de vivre du théâtre...** ■ Par le théâtre, j'ai trouvé l'endroit où je m'exprimais le mieux. Je n'ai appris que ça. Et depuis, je ne peux pas m'en défaire.

**En utilisant H6 pour parler d'Henry VI, en parlant de Shakespeare comme d'un entertainer, en éditant des badges "J'ai vu Henry VI en entier", en reprenant les codes des séries télévisés, vous avez décidé d'emprunter les voies de la culture pop...** ■ Pop, ça veut dire populaire. S'il n'est pas populaire, le théâtre n'est pas. Depuis la nuit des temps, les hommes ont besoin de se faire raconter des histoires par du vivant. Puis, vouloir emprunter ce chemin, ce n'est pas pour s'adresser uniquement à un public jeune ; mais pour désamorcer cette timidité que certains connaissent face au théâtre. Et lorsque je parle de pop, je ne l'oppose pas à un théâtre élitiste, d'art ou de recherche. Car *Henry VI*, c'est exigeant. C'est quand même trois pièces pour 18 heures de représentation.

**« AVEC HENRY VI, ON NE VIENT PLUS CONSOMMER UN OBJET CULTUREL ; ON VIENT LE TRAVERSER. LA DURÉE DEVIENT L'ŒUVRE. »**

**N'y a-t-il pas une forme de snobisme à afficher le badge que vous avez distribué à l'issue de la représentation au Festival d'Avignon ?** ■ Il ne faut pas le voir autrement que comme une petite médaille. Et puis, on a quand même réussi à vivre 18 heures tous ensemble. Ce n'est pas rien. Ça crée le sentiment d'appartenir à une communauté. Je sais aussi que certains n'aiment pas le spectacle. Je peux le comprendre.

Pour autant, je sais que je suis au bon endroit avec Shakespeare. Je préfère garder à l'esprit ce que les gens ont vécu. Et cela va au-delà du snobisme.

**En dehors du théâtre, où allez-vous chercher votre inspiration ?** ■ Chez Lynch, Fincher, Tarantino. Je suis également friand de tout ce qui est de l'ordre des concerts. Je surkiffe les concerts énormes, la machinerie du Stade de France. Je ne parle pas de qualité musicale, mais bien de mise en scène. C'est une forme d'expérimentation dont le théâtre devrait s'inspirer pour parler à la génération 2.0.

**Avec son projet *Sophocle*, Wajdi Mouawad invite, au même titre que vous, le spectateur à une expérience théâtrale au long cours. Pourquoi cette envie de s'attaquer à des projets monstres en termes de durée ?** ■ Justement, pour la valeur du temps, de la durée. On ne peut rien y ajouter d'artificiel. On ne vient plus consommer un objet culturel ; on vient le traverser. Et ce n'est pas un élément de langage. La durée devient l'œuvre. Au fil de la représentation, les yeux piquent, on se contorsionne sur notre fauteuil... Seule la durée nous permet de vivre une telle expérience. À la fin d'*Henry VI*, les gens se connaissent. Le temps d'une aventure collective, la vie s'est adjointe à l'art. Vous n'êtes plus un simple spectateur mais quelqu'un de bien vivant. ■

HENRY VI DANS LE CADRE DE METTRE EN SCÈNE, LE 6 NOVEMBRE (ÉPISODE 4), LE 8 NOVEMBRE (CYCLE 1) ET LE 19 NOVEMBRE (CYCLE 2), TNB, RENNES.

HENRY VI - L'INTÉGRALE, LE 20 JUIN 2015, THÉÂTRE DES ARTS, ROUEN.

WWW.LAPICCOLAFAMILIA.FR



## METTRE EN SCÈNE

Comme le souligne François Le Pillouër, directeur du Théâtre National de Bretagne, dans son édito, «*Mettre en Scène se veut plus un temps pour la création qu'un festival*». Et pendant presque un mois, c'est toute la Bretagne qui va vivre au rythme des réflexions de metteurs en scène et chorégraphes, bien décidés à interroger leurs disciplines et proposer leurs réflexions à un public toujours plus nombreux. ■ Il faudra évidemment compter avec Thomas Jolly ou encore Philippe Decoufflé et sa création *Contact*, Chloé Moglia qui défiera les lois de l'attraction ou encore avec Étienne Saglio, auteur du tube *Le soir des Monstres*, qui présentera *Les Limbes* sur fond du *Stabat Mater* de Vivaldi. ■

METTRE EN SCÈNE, DU 4 AU 22 NOVEMBRE, RENNES, QUIMPER, LANNION, BREST, SAINT BRIEUC, LORIENT.

WWW.T-N-B.FR

# Le Monde

25 SEPTEMBRE 2014

## « Shakespeare invite à s'essayer à tout »

25.09.2014

C'est un long garçon mince, plein de vie. Il s'appelle Thomas Jolly, il a 32 ans et vient de réussir un exploit : mettre en scène les trois pièces du cycle *Henry VI*, de Shakespeare. Soit dix-huit heures de représentation qui ont enthousiasmé Avignon, où le spectacle a été créé, en juillet. Comment diable un tout jeune metteur en scène a-t-il pu s'intéresser à ce cycle qui n'avait jamais été présenté en France dans son intégralité (sauf deux scènes) et nous fait traverser la guerre de Cent Ans et celle des Deux-Roses ? Thomas Jolly répond. Il parle d'amour, de voyage initiatique et de défi. Il se vit volontiers comme une machine de guerre, mais cette guerre porte un « jolly » nom : le public, qu'il veut rassembler, et qu'il rassemble, en mettant en scène Shakespeare avec une énergie joyeuse, entraînante, ouverte à tous. Dans *Henry VI*, il joue John Talbot, le fils de lord Talbot, et Richard Gloucester, futur Richard III. Ainsi, Thomas Jolly est là, sur le plateau, avec les 20 comédiens qui tournent cette saison dans les villes de France, avant de passer un mois à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris, en mai 2015.

Comment ça se passe, quand on joue dix-huit heures d'affilée ?

Pour s'y préparer, chaque acteur avait ses astuces : exercices, sport, piscine... On n'a pas pu engager un kinésithérapeute, un phoniatre ni un nutritionniste, comme je l'aurais voulu. Mais on avait des cuisinières qui préparaient des menus très adaptés. Et on menait une vie monacale. Les étapes précédentes du travail nous avaient appris à franchir des durées. Mais quand on joue l'intégrale d'*Henry VI*, ce qui est très beau, c'est qu'on est comme des randonneurs en montagne : il n'y a pas de course ni de performance, sinon celle d'avancer un pas après l'autre, jusqu'au sommet. Cette traversée du temps se fait avec le public. Cela la rend non seulement moins fatigante, mais bien plus belle, à cause de cette relation avec les spectateurs, qui est essentielle, pour moi.

Imaginez-vous, quand vous vous avez commencé à faire du théâtre, qu'un jour vous mettriez en scène *Henry VI* ?

Je ne pensais même pas devenir metteur en scène. Depuis l'enfance, je voulais être acteur. Mais, quand j'étais à l'école du Théâtre national de Bretagne, à Rennes, je me suis rendu compte que j'aimerais pouvoir mettre sur un plateau ce que j'avais envie de voir et d'entendre. J'ai commencé avec un monologue adapté des *Lettres de la religieuse portugaise*. C'était en 2004, l'année où, grâce à un atelier, j'ai découvert *Henry VI*. Je n'imaginai pas qu'une œuvre puisse être aussi touffue, dantesque, protéiforme, luxuriante. J'y suis revenu en 2009, pendant un été de rupture amoureuse, de désœuvrement et de pauvreté : je n'avais pas d'argent pour partir en vacances, j'étais seul à Rouen. En me promenant, j'ai vu que la traduction d'*Henry VI* par Line Cottegnies était sortie dans la Pléiade. J'ai trouvé les 60 euros nécessaires pour acheter le livre. Je me suis dit : voilà une bonne occasion pour relire les pièces historiques de Shakespeare ! Et je me souviens d'avoir été fasciné. C'était comme un désir d'amour, irrépressible, inextinguible : il fallait que je mette en scène *Henry VI*. J'ai commencé à en parler, et j'ai senti beaucoup de scepticisme : si le cycle n'est pas monté, c'est certainement parce qu'il n'est pas très bon, me disait-on.

C'est vrai qu'*Henry VI* n'est pas considérée comme une grande œuvre de Shakespeare.



Je l'accorde. Elle n'est pas calibrée. Mais elle contient les motifs des chefs-d'œuvre qui viendront après : le rapport au père d'Hamlet dans celui entre Gloucester et York, le germe de Lady Macbeth dans Lady Gloucester, la séparation des amants dans le bannissement de Suffolk... Shakespeare a autour de 30 ans quand il écrit *Henry VI*. C'est un jeune auteur qui expérimente et se cherche. Quand je le lis, je suis dans la même situation : j'ai 27 ans, j'ai fait deux spectacles, ma compagnie en est à ses balbutiements, et j'ai besoin d'expérimenter. Comme Shakespeare s'essaye à tout, il m'invite à m'essayer à tout, c'est-à-dire à toutes les formes et à tous les registres : le monologue, les scènes de groupe, le vers, la prose, la comédie, la tragédie, le fantastique, le polar, la romance, et la politique, évidemment...

Certains jeunes gens font un tour du monde avec un sac à dos. Ce voyage initiatique, je ne l'ai pas fait avec un sac à dos, mais avec *Henry VI*. Ma compagnie était partante : on a décidé de monter les deux premiers actes et de les présenter au public. Pour moi, c'était un test essentiel : y a-t-il un public pour ce type d'œuvre et d'histoire ? La réponse a été oui, quand nous avons présenté notre travail à Rouen, en janvier 2010. Après, la ville de Rouen m'a proposé une carte blanche pour les journées du patrimoine, en septembre de la même année. J'ai décidé de mettre en scène toute la première pièce, où il est question de Jeanne d'Arc. Ça tombait bien ! On a joué dans une abbatale, avec les chauve-souris qui volaient entre les acteurs. Très shakespearien ! Intrigués, des professionnels sont venus, et nous ont donné de l'argent pour qu'on continue.

Assez pour aller au bout de l'intégrale ?

Non, mais cet argent permettait de travailler huit semaines. Je me suis lancé un défi : créer huit heures de spectacles, soit une par semaine, ce qui permettait de présenter presque la moitié des trois pièces. J'ai étoffé la distribution, nous avons répété à Cherbourg-Octeville, où nous avons créé le spectacle, en janvier 2012. En novembre, nous avons été invité au festival Mettre en scène, à Rennes. Avec succès, mais contrairement à ce que je pensais, il n'y a pas eu de proposition pour qu'on poursuive le cycle. Rien. C'était un peu normal : dès qu'on dépasse huit heures et qu'on sait qu'il y en aura dix-huit au total, tout devient très compliqué. Je me disais : « *On n'y arrivera pas ; on va tourner avec les huit heures, c'est chouette, mais il faut passer à autre chose, je ne veux pas mourir sous mon Henry VI.* » J'étais quand même un peu abattu. Puis le miracle est arrivé : François Le Pillouër, le directeur du TNB, et Agnès Troly, la programmatrice d'Olivier Py, ont proposé d'accompagner la production, de façon que l'intégrale soit créée pendant le Festival d'Avignon.

Etes-vous d'accord avec ceux qui disent que vous faites un théâtre populaire ?

Je ris quand je l'entends dire, car le théâtre est populaire, et s'il ne l'est pas, pour moi, ce n'est pas du théâtre, mais autre chose. Cela ne veut pas dire que je l'oppose à un théâtre exigeant, un théâtre d'art ou de recherche. C'est une question de rapport au public. Comme il y a beaucoup de diversité dans la population, il faut pouvoir s'adresser à tout le monde en même temps. Je pense qu'il faut aller reconquérir le public. J'en ai marre d'entendre des gens qui n'osent pas pousser la porte des théâtres parce qu'ils sont intimidés par ces bâtiments et cet art qui, pour moi, doit être proche, simple, facile à vivre.

Shakespeare et *Henry VI* peuvent aider, dans cette démarche ?

Oui, parce qu'ils parlent d'une époque de bouleversements qui renvoie à la nôtre. Chaque fois que, dans l'Histoire, il y a une fin de cycle, l'homme a besoin de récits. Or, nous n'en avons pas aujourd'hui. En tout cas pas de récits politiques comme celui d'*Henry VI* qui raconte une crise majeure. Henry VI est un roi qui reste « coincé » dans le Moyen Age, alors que le monde autour de lui est en train de basculer dans la Renaissance. Tout change : la façon de faire la guerre, l'esprit

chevaleresque, la politique. Une nouvelle génération arrive avec d'autres armes, d'autres façons de penser. Le XV<sup>e</sup> siècle d'Henry VI et le XVI<sup>e</sup> vécu par Shakespeare voient l'invention de l'imprimerie, la découverte de l'Amérique, la révolution copernicienne... Imaginez, à l'époque, l'angoisse que ces bouleversements ont apportée ! C'était l'entrée dans un monde inconnu, comme actuellement, où on est arrivé au bout d'un système. Personnellement, la crise actuelle m'excite, parce qu'il y a beaucoup à inventer. Mais je vois et comprends bien que cela angoisse beaucoup de gens. Pour lutter contre cette angoisse, il faut redonner aux gens des outils de pensée et de discernement. Ce que je veux, à mon petit endroit, c'est être utile, en disant : « *Shakespeare avait tout à nous dire, et il s'adresse à tout le monde. Ecoutez-le, entendez-le. Moi, je ne donne pas de leçon. Lui non plus, d'ailleurs, mais il y en a à tirer de son théâtre. Rentrez chez vous avec ces questions. Et à bientôt !* » Voilà.

**Notule :**

*Henry VI*, au Théâtre national de Toulouse, du 1<sup>er</sup> au 12 octobre ; à Perpignan, au Théâtre de l'Archipel (Cycle 2), le 18 octobre ; à Rennes, au Théâtre national de Bretagne (Cycle 1 épisodes 1 et 2, Cycle 2, épisodes 3 et 4), du 5 au 9 novembre ; à Béthune, à la Comédie (Cycle 1 et 2), les 22 et 23 novembre.

Brigitte Salino  
Journaliste au Monde

# Le nouvel Observateur

DU 31 JUILLET AU 6 AOUT 2014

## L'HOMME DE LA SEMAINE

THOMAS JOLLY

### MARATHON MAN

*A 32 ans, il est la révélation d'Avignon. Après son intégrale de "Henry VI", découpée comme une série télé et jouée pendant dix-huit heures, rencontre avec un audacieux en prise sur son époque*

PAR ODILE QUIROT

Un de ses producteurs l'a surnommé « Peter Pan ». Bien vu. Ça lui est resté. Même silhouette de criquet énergique, même indiscipline malicieuse, même addiction au pays de l'imaginaire. Thomas Jolly est le héros du conte qui vient d'envoûter le Festival d'Avignon. Drôle de conte. Très noir, empli de bruit et de fureur puisque signé Shakespeare, et très long : « Henry VI » est une trilogie historique dont peu se risquent à monter l'intégrale. Thomas Jolly l'a fait, en dix-huit heures, de dix heures du matin à l'aube du lendemain. Vingt et un comédiens pour cent cinquante personnages et plus de dix mille vers. Un pari monstre, un pari fou, remporté haut la main. Jolly a de l'humour, le sens du rythme et du spectaculaire, ce qu'il nomme joliment « le théâtre en 3D ». Il a découpé « Henry VI » en épisodes, comme une série télé, avec ce qu'il faut de suspense et d'entractes. Ambiance de fête à l'extérieur, avec cantine et larges tables conviviales. Ambiance de fête à l'intérieur aussi, avec, dès la mi-temps, sept cents spectateurs chauffés à blanc qui tapent du pied pour réclamer la suite. A l'aube, c'est l'ovation, tous debout ! Cascades d'applaudissements pour les acteurs, techniciens, décorateurs, musiciens : une foule de quarante-cinq personnes sur le plateau. Des très jeunes et des plus vieux. Un tel rassemblement de générations, une telle joie collective, c'est rare en ces temps moroses.

Il était arrivé au Festival quasi inconnu, il en repart couvert de gloire. C'est là où s'arrête la comparaison avec Peter Pan, le héros qui ne veut pas grandir. Thomas Jolly y a mis du sien, pour devenir grand. Il lui a fallu quatre ans et demi de sa jeune vie – il a 32 ans – pour monter ce « Henry VI » déjà légendaire. Acteur lui-même, il n'a finalement pas résisté au plaisir d'y apparaître dans la peau du maléfique et difforme Richard Gloucester, mieux connu – merci Shakespeare – sous le nom de Richard III. « A l'origine, raconte Jolly, je voulais juste tenir la barre de mon paquebot. Mais j'avais une vraie frustration de ne pas intégrer mon gros jouet. Là, c'est un peu comme si après avoir créé un

*monde onirique je me promenais dans mon propre rêve : délicieux ! Et puis j'avais aussi besoin de tuer mon héros, Henry VI. »*

Pour arriver là où il en est, Thomas Jolly n'a tué personne. Enfance paisible dans un petit village de deux cents âmes près de Rouen, entre un père imprimeur et une mère infirmière qui « ont toujours été très confiants ». On va parfois au cinéma, au théâtre c'est plus rare ; mais un jour, Thomas a 4 ans, sa mère l'emmène voir « le Petit Poisson noir », du théâtre d'ombres comme on en retrouve dans ce « Henry VI », avec ses scènes de bataille et de meurtre derrière un rideau. Thomas a le goût du déguisement. A 10 ans, le voici dans une compagnie d'enfants à Rouen formée par Nathalie Barrabé. Pendant quatre ans, il mène une vie de tournées, de jeu et de travail, sérieux : chacun est responsable, doit soigner son costume, ses accessoires. Après ? « Que du théâtre, et encore du théâtre, je n'ai fait que cela. » En option au lycée, puis en licence à la fac de Caen. Il fonde en 1999 sa première compagnie. Découvre les spectacles de Stanislas Nordey, alors directeur pédagogique de l'école du Théâtre national de Bretagne. Il sera donc élève acteur là-bas. Nordey a l'œil : « On voit tout de suite quand les élèves acteurs ont autre chose que le seul goût du jeu. Il était évident que Thomas avait le sens de l'espace, et une faculté pour entraîner ses copains. »

### Épuisé et heureux

Mais après l'école, que faire ? Attendre le bon vouloir d'un metteur en scène ? Travailler seul ? Pas question. Jolly fonde La Piccola Familia avec des acteurs de l'école et des copains de Rouen. Il monte Marivaux, Guitry, Ravenhill. Ça marche, les spectacles tournent. Et voilà qu'il se prend du désir irrésistible de monter « Henry VI », « un peu comme on tombe en amour ». Il croit dur comme fer en la poésie de Shakespeare, en sa traversée d'un demi-siècle sanglant, entre Moyen Age et Renaissance. « C'est une époque de transition et de troubles qui résonne avec la nôtre », dit-il, lui qui se désole de la perte actuelle de repères, de joie, l'absence de rencontre entre les êtres. Comment faire quand on a 27 ans et que l'on est un provincial anonyme pour bâtir un tel projet ? Il crée « H6m<sup>2</sup> », un « pitch » de quarante-cinq minutes de « Henry VI » jouées sur 6 mètres carrés. Des producteurs, comme Mona Guichard au Trident, le théâtre de Cherbourg, ont « l'audace et le courage » de croire en lui. Deux épisodes naissent, huit heures de spectacle. Mais, en 2012, c'est la déprime. Les caisses sont à sec. Il l'avoue à ses acteurs quand une bonne fée survient : le directeur du Théâtre national de Bretagne (TNB), François Le Pillouër, dit banco pour les deux épisodes manquants : « Je le sentais tellement en osmose avec cette peinture du chaos faite par Shakespeare à 25 ans ! Et puis Thomas trouve toujours des solutions pour tout, sans jamais se plaindre. » Le Festival d'Avignon se met sur les rangs.

« Si je n'avais pas pu monter tout « Henry VI », j'aurais fini par le jouer en monologue », s'amuse Jolly, épuisé, mais heureux. Avec sa tribu, il va désormais mener ce « Henry VI » en tournée jusqu'en 2015, et sans doute

#### BIO EXPRESS

**1<sup>er</sup> février 1982** Naissance à Rouen.  
**1993** Intègre la compagnie Théâtre d'Enfants à Rouen.  
**2003** Après une licence de théâtre, entre à l'École supérieure d'Art dramatique du Théâtre national de Bretagne à Rennes, où il suit des cours de Nordey, Sivadler, Régy.  
**2006** Fonde La Piccola Familia à Rouen, met en scène et joue Marivaux, Guitry, Ravenhill.  
**2010-2014** Création de « Henry VI » de Shakespeare. Le spectacle est donné pour la première fois en intégrale au Festival d'Avignon.





au-delà. En parallèle, il remontera à Moscou son « Arlequin poli par l'amour » de Marivaux, et sera artiste associé au Théâtre national de Strasbourg dont Nordey a pris la direction. Nordey encore : « A l'école du TNB, c'était lui qui me posait le plus de questions sur le Théâtre Gérard-Philipe que j'ai dirigé à Saint-Denis. Il a un très beau souci du théâtre public. » Dans l'équipe de « Henry VI », c'est salaire horaire égal pour tous, et Jolly a bataillé pour que toutes les répétitions soient payées : « L'intermittence est une indemnisation que l'on touche pour avoir travaillé. Pas pour répéter. »

A retrouver Thomas Jolly, et sa fraîcheur intacte au lendemain d'Avignon, on mettrait sa main au feu que le succès ne lui montera pas à la tête. C'est confirmé par sa

*C'est sidérant de rendre le spectateur complice, malgré lui, d'un monstre, un peu comme dans la série "House of Cards".*

plus vieille amie, Manon Thorel, délicieuse actrice dans « Henry VI » : « Thomas est un bel humain, un généreux, facile à vivre. Il sait rassembler et prendre soin des gens qui, comme lui, ont envie de transmettre. » Ce fédérateur d'énergies veut avant tout continuer à faire vivre La Piccola Familia et, avec elle, être « le poil à gratter » d'un théâtre un peu endormi, pour défier le formatage qui guette les scènes. Féru de séries télé aussi bien que de machineries anciennes, il ne voit pas pourquoi son art baisserait les bras face aux géants de la communication et de l'illusion. « Henry VI », et après ? Peut-être un grand texte antique. Jolly prendra son temps. Il a monté Shakespeare : il est bien placé pour savoir qu'un roi qui déçoit est vite détroné, surtout par temps de crise. ■